

L'INCONVÉNIENT

littérature, arts et société - automne 2017, no 70

CHANTAL BOUCHARD
LOUIS CORNELIER
BENOÎT MELANÇON
MATHIEU BÉLISLE
ANTOINE BOISCLAIR
MONIQUE LARUE
LOUIS-PHILIPPE BROCHU
UGO GILBERT TREMBLAY

Faudra-t-il toujours
lutter pour le français ?

LE DÉLIRE COLLECTIF
DES DÉCLINISTES FRANÇAIS
(deuxième partie)
Alain Roy

Littérature
JACQUES BRAULT
GILLES MARCOTTE
ARTURO PÉREZ-REVERTE
LEÏLA SLIMANI

Peinture
MARK PUCHALA

Jazz
CHRISTINE JENSEN

Séries télé
FAUDA
BRON/BROEN
THE FALL





MARK PUCHALA

LE FIL CONDUCTEUR

Marie-Anne Letarte

On entend souvent des commentaires négatifs à propos des médias sociaux, de leur superficialité, de la dépendance qu'ils suscitent, de leur caractère chronophage, du détournement du réel qu'ils entraînent. Mais, depuis quelque temps, je consulte fréquemment Instagram et je crois pouvoir affirmer que ce média qui permet d'échanger des images est sans pareil pour la diffusion des œuvres d'art. Avant de le fréquenter, j'étais loin de me douter que j'y découvrirais autant d'artistes, et qu'autant d'artistes que je connaissais et estimais l'utilisaient pour faire connaître leurs dernières créations.

C'est sur mon fil Instagram que j'ai vu pour la première fois, au printemps dernier, des œuvres de Mark Puchala. Les images ont tout de suite capté mon attention et, avec un enthousiasme sincère, je les ai *likées*. Un mois plus tard, Puchala annonçait sur sa page personnelle que ses œuvres allaient être présentées à la galerie Mark Christopher de Toronto. Déçue de ne pouvoir assister à l'exposition, j'ai été heureuse d'apprendre, peu de temps après, que Puchala exposerait également ses œuvres à Montréal cet automne. En prévision de cette exposition qui aura lieu à la galerie Youn sur le boulevard Saint-Laurent, Puchala s'y est rendu cet été afin de pouvoir « sentir » l'espace de la galerie, qui se déploie en un long rectangle composé d'un grand espace à l'avant et d'une plus petite salle à l'arrière. C'est à cette occasion que j'ai eu le plaisir de le rencontrer en compagnie de son galeriste, Mark Zadorozny, et du propriétaire, Juno Youn.



En ce jour de relâche, la galerie est fermée au public, et j'arrive quelques minutes avant l'heure du rendez-vous. La façade comporte une large vitrine qui permet d'exposer des œuvres de grand format. Elle pique ainsi la curiosité des passants, en les invitant à découvrir l'exposition en cours, et contribue aussi à l'agrément des promenades nocturnes sur le boulevard. Au moment de notre rencontre, la galerie Youn expose les dernières œuvres du peintre Bruno Levdet, de grands portraits



représentant des hommes nus, délicatement peints sur des fonds aux motifs élégants. L'érotisme des tableaux, qui frappe d'emblée le spectateur, cède ensuite la voie à une intimité plus onirique alors que les formes masculines se fondent dans les décors qui les enveloppent.

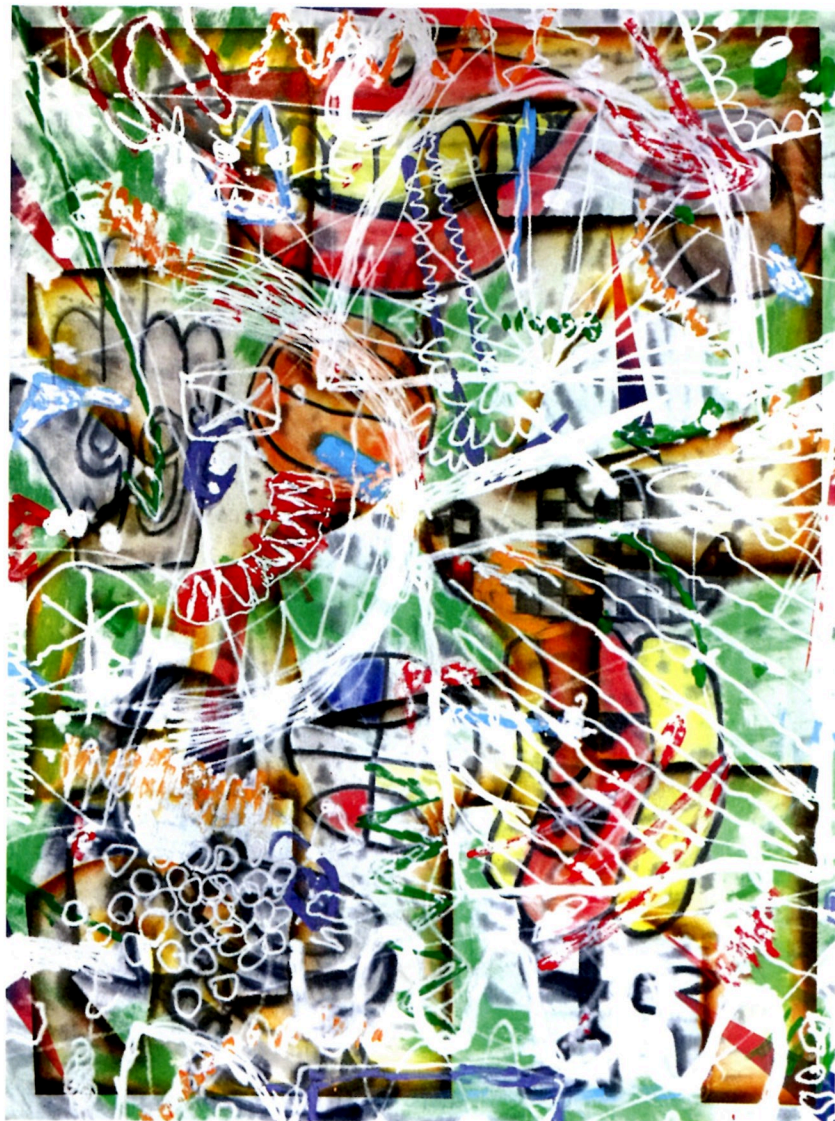
Juno Youn m'accueille chaleureusement au milieu de ce décor hédoniste inhabituel. Puis Puchala arrive à son tour, accompagné de son galeriste torontois. J'avais déjà vu quelques photos de l'artiste sur Instagram, mais il se révèle encore plus impressionnant en vrai, avec sa stature imposante, sa chevelure abondante, longue et bouclée comme sa barbe, et ses bras qui arborent de multiples tatouages. Son allure de colosse contraste avec sa tenue décontractée : des jeans blancs, une casquette tournée vers l'arrière et une chemise hawaïenne rétro dont le motif tropical bleu et vert se marie aux motifs des tableaux de Leydet. Puchala s'avance en me tendant la main, puis il m'invite à recevoir un *hug* amical qui bouscule un peu la vision que je me faisais du fameux flegme torontois !

Puchala parle d'une voix chaude et puissante, avec le charisme et l'assurance qui caractérisent les directeurs artistiques des agences de publicité. Diplômé de l'Ontario College of Art and Design, Puchala a en effet exercé ce métier durant une douzaine d'années pour l'agence Crispin Porter & Bogusky, où il a gravi les échelons pour devenir directeur de création associé. Grâce aux campagnes qu'il a réalisées pour des clients importants, tels que Nike, Molson et Ikea, il a récolté plusieurs prix ; mais cet emploi soumis à de multiples contraintes ne lui permettait pas de s'épanouir artistiquement comme il le souhaitait. Un jour, il a donc décidé de quitter l'agence afin de pouvoir se consacrer entièrement à son art : « Ma femme et moi avons fait un plan quinquennal pour préparer mon départ, et lorsque j'ai quitté mon emploi, j'ai recommencé à peindre comme un fou. Un soir, alors qu'on célébrait dans un bar cette nouvelle étape de ma vie, ma femme s'est levée et a lancé à la foule présente : À tous ceux qui veulent poursuivre leurs rêves, foncez ! Puis nous avons offert la tournée générale. C'était une expérience très exaltante ! »

Pendant plusieurs années, Puchala peint sans relâche, jusqu'à ce qu'il rencontre son futur galeriste, Mark Zadorozny, au cours d'une soirée entre amis. Ils auront par la suite d'autres échanges, puis Zadorozny lui offrira de monter une exposition de ses œuvres. C'est cette exposition, intitulée *White Lines*, la première en solo pour Puchala, qui a été présentée à Toronto au printemps 2017.

Nous nous dirigeons vers la petite salle du fond, où un tableau récent de Puchala a été accroché, et nous mettons à discuter des aspects techniques qui m'avaient intriguée quand j'avais observé ses œuvres sur Instagram. Lorsque nous consommons des images sur nos ordinateurs, nos tablettes ou nos téléphones intelligents, il nous est généralement difficile de saisir les qualités intrinsèques des œuvres : leurs textures, l'ordonnancement des éléments, l'authenticité des couleurs et des matériaux, toutes ces qualités physiques étant diminuées par la compression numérique. C'est donc la première fois que je vois « pour vrai » un tableau de Puchala et je peux enfin essayer d'élucider la nature de ces mystérieuses lignes blanches qui nervurent ses tableaux et ont inspiré le titre de sa récente exposition.

Puchala m'explique qu'il trace ces fameuses lignes en travaillant par soustraction, plus précisément en projetant un jet d'eau pressurisé directement sur la toile. J'avais cru que les lignes blanches, qui semblent surimposées sur l'arrière-plan, étaient ajoutées, mais je comprends maintenant qu'il s'agit plutôt de sillons produits par un dénuement de la toile. Puchala me dit que de nombreuses personnes ont été intriguées par ce procédé : « Les gens qui venaient à l'expo *White Lines* se demandaient tous comment les tableaux étaient faits et, de là, plusieurs conversations ont émergé autour des aspects techniques de la création. J'ai toujours aimé les artistes qui mettent de l'avant la dimension manuscrite du tableau, qui nous font voir le geste, comme Cy Twombly par exemple. » Étonnée par ce qu'il vient de me révéler, je pose le doigt délicatement sur la toile pour confirmer la perception visuelle par le toucher, mais Puchala m'interrompt en s'écriant, catastrophé : « Don't touch ! » Confuse, je retire aussitôt mon doigt. Puis il se met à rire et, d'un air taquin, il me dit : « Just kidding ! »



Les lignes blanches manifestent ainsi une gestuelle, une forme d'écriture spontanée et ludique sur les fonds de couleur appliqués en lavis avec de la peinture diluée sur de la toile vierge. Grâce à cette technique, Puchala arrive à créer d'élégantes transparences qui rappellent les miroitements de la lumière sur un plan d'eau. Animés d'une sorte d'énergie nerveuse, les éléments graphiques qui strient la toile évoquent des graffitis aux motifs urbains : tic-tac-to, animaux, quadrillages, silhouettes fantomatiques. Les couleurs semblent rayonner comme des faisceaux lumineux et créent des jeux de profondeur. Les lignes blanches – et parfois, aussi, des lignes noires – sont tracées de manière intuitive, comme pour exprimer un flux de pensées libéré par le geste. Les tableaux créent ainsi une atmosphère ambiguë où se mêlent le rêve et la réalité, la figuration et l'abstraction. Si, de façon générale, on peut parler de tableaux abstraits pour qualifier les œuvres de Puchala, plusieurs éléments graphiques comportent en effet des références figuratives.

En parcourant les tableaux de Puchala des années 2016 et 2017, je suis spontanément portée à les classer en deux catégories. D'un côté, on trouve des tableaux plus denses ou plus « urbains », qui recèlent une tension dynamique : les lignes s'agitent et fourmillent sur le fond, elles dominent la toile en installant un dialogue nerveux et touffu. « Ce style reflète mon parcours et mon enfance, commente Puchala. J'ai vécu et grandi à Toronto, une grande ville où la culture de la rue est vibrante. J'y vis toujours et, avec mon fils, je partage cette culture du hip-hop et du basketball, la *street culture*. »

En ce sens, on peut dire que Puchala est tributaire du *graffiti art*, mouvement qui a marqué les années 1980 et qui a été popularisé par des artistes comme Keith Haring et Jean-Michel Basquiat. Fait intéressant, Haring réalisait à l'origine ses graffitis à la craie blanche sur des affiches publicitaires du métro de New York. Son style fait de lignes épurées et énergiques est rapidement devenu sa marque de commerce. Avec ses compositions



incluant des personnages aux allures brutes et naïves, Basquiat a joué un rôle important dans l'émergence de l'art punk et du néo-expressionisme new-yorkais. En dépit de sa courte (mais intense) carrière, le jeune peintre de Brooklyn a su redonner à la figuration la place qu'elle avait un peu perdue avec l'émergence de l'art conceptuel et de l'art minimaliste, mouvements prédominants au milieu des années 1960.

D'un autre côté, on trouve chez Puchala des tableaux que j'associerais plutôt à une forme d'abstraction poétique. L'espace y est moins densément peuplé et ne contient parfois aucun élément figuratif. Dans ces espaces plus ouverts, l'œil circule aisément entre le fond et les lignes à la surface. Les compositions se distinguent par un certain raffinement, et la sensibilité de Puchala peut alors s'exprimer au moyen de couleurs séduisantes

Hi Tech Whale, 2017, huile sur toile, 50 pouces x 34 pouces.
Untitled, 2017, huile sur toile.



et d'harmonies subtiles, qui créent le sentiment d'une fascinante cohésion, d'un accord parfait entre la forme et le fond. L'artiste semble ici trouver la source de son inspiration dans son for intérieur plutôt que dans la vie urbaine. Le dialogue entre les éléments graphiques évoque un poème aux accents orientaux. Il nous communique l'essence d'un paysage ou la sensation d'un rêve. On pense ici à Chagall et à Miró, ou encore aux œuvres du peintre chinois Zhang Daqian.

Ces tableaux renferment aussi des références au fauvisme et à l'expressionnisme, qui a connu une résurgence au cours des années 1970 avec le néo-expressionnisme. Né en Allemagne, ce mouvement a ensuite pris son essor en Amérique dans les années 1980, plus précisément aux États-Unis et parallèlement au *graffiti art*. En réaction à l'art conceptuel et minimaliste, le néo-expressionnisme se caractérise par un retour à la figuration, à la sensualité du geste, aux couleurs vives et à une charge émotionnelle, qualités qui apparaissent clairement dans ce groupe de tableaux de Puchala.

Après de nombreuses années vouées à la direction artistique commerciale, domaine soumis à des codes particuliers et à de multiples exigences extérieures, Puchala se devait en quelque sorte de rebrousser chemin pour retrouver son fil conducteur, pour découvrir une esthétique personnelle qui s'exprime, dans ses œuvres, comme une sorte de cri du cœur, tantôt primitif, tantôt

lyrique : « Je me rends compte que, pour arriver à créer des œuvres magiques, il faut vraiment que je me laisse aller, que je m'abandonne, et c'est difficile. Mais lorsque j'y parviens, c'est d'autant plus précieux. Il m'arrive de faire plusieurs tableaux ratés – des Frankenstein, comme je les appelle –, mais j'ai compris que je dois passer par ce processus pour atteindre d'autres niveaux. »

Cette quête d'un vocabulaire original apparaît dans l'utilisation de motifs exploratoires, tantôt anarchiques, tantôt rebelles, mais qui demeurent ancrés dans une recherche authentique. Les traits de graffitis, les dessins caricaturaux, les motifs enfantins, les taches, les coulées, les délavés sont autant d'éléments stylistiques grâce auxquels Puchala joue avec les proportions et conçoit des agencements variés et sans contraintes, suivant les hasards de la pulsion créatrice : « J'aime jouer avec les dimensions dans la représentation des éléments, des ombres portées, de la tridimensionnalité. Ce qui me satisfait le plus, c'est quand je laisse mon instinct me guider. Je réponds à des digressions spontanées et je vois où ça me mène. »

L'introduction d'éléments figuratifs instaure un dialogue au sein de chaque tableau individuel, mais aussi entre plusieurs tableaux : « Des personnages et des créatures imaginaires surgissent ces temps-ci dans mes tableaux. J'éprouve parfois le besoin d'injecter un élément narratif pour lier les éléments entre eux. Mais ils sont parfois aussi indépendants, sans être liés par une structure narrative. Si la composition me plaît et qu'elle ne contient pas d'éléments figuratifs, eh bien, ça me va tout autant. »

En pleine exploration de ses talents, Puchala s'inspire de ses productions antérieures pour découvrir de nouvelles pistes, en misant sur l'accident et l'apparition de nouveaux éléments. Chacune de ses œuvres jalonne ainsi l'évolution de sa pensée créatrice vers la définition d'un langage personnel. Le dialogue qui se noue entre les tableaux nous en dit ainsi autant que chaque tableau isolé. Il s'agit en somme de la ligne invisible, du fil conducteur qui guide l'évolution de l'artiste et nous engage à sa suite dans le processus créateur en nous amenant à tisser des liens, à décrypter toutes les facettes de son œuvre inventive et jaillissante. ■



Les œuvres récentes de **Mark Puchala** seront exposées du 4 novembre au 16 décembre 2017 à la galerie Youn, située au 5226, boulevard Saint-Laurent, à Montréal.

@puchalamark
www.markchristophergallery.com/Mark-Puchala
www.galerieyoun.com